

APRÈS LE MUR

JEAN-FRANÇOIS KIERZKOWSKI

APRÈS LE MUR

Roman



VOIR DE PRÈS

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2019
© 2020, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-256-1

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Lou

Mon frère et moi partagions la même chambre. Lui dix-sept ans, moi quatorze, il baignait là-dedans des effluves de sueur, de pieds et de sécrétions hormonales. Le mélange subtil évoquait l'odeur d'une ménagerie de cirque que seuls un dompteur de fauves ou un parent aimant pouvaient affronter. Tous les matins, à défaut de dresseur, c'était notre mère qui s'y collait. Elle poussait la porte, traversait la pièce en apnée, battait nos volets, puis disparaissait renouveler les mêmes gestes auprès des petites sœurs. Pour les quatre enfants de la maison, la question d'un réveil mécanique sur nos tables de chevet ne s'était jamais posée : sans intérêt. La sonnerie aurait été moins douce que la voix maternelle et, surtout, l'appareil n'aurait pas ouvert les volets.

Ce matin-là, le cérémonial me parut moins délicat. La porte s'ébranla à nous faire sursauter dans nos lits. Une ombre fonça sur la fenêtre, les persiennes claquèrent et la lumière des

lampadaires fusa dans la chambre. Notre mère inspira, accrocha son regard aux façades voisines et annonça :

— Le mur est tombé cette nuit.

Puis elle secoua la tête pour reprendre sa partition habituelle :

— Il est l'heure.

Quel mur ? songai-je dans un demi-sommeil. Pas celui de ma chambre : face à moi, au-dessus de mes pieds, les posters de *New York ne répond plus* et de *K 2000* tenaient bon. Yul Brynner torse nu et David Hasselhoff tout de cuir vêtu jouaient parfaitement leur rôle d'anges gardiens. Je me levai et titubai vers la fenêtre. Les maisons du quartier étaient toutes là, droites, rigides et brillantes dans l'aube fleur de soufre. Il ne pouvait en être autrement, la ville entière avait été construite ainsi : façades perpendiculaires au sol, rues parallèles entre elles, l'ensemble scellé dans un ciment coriace, posé sur un bitume endurent. Saint-Nazaire, cité portuaire rasée de près pendant la Seconde Guerre mondiale, reconstruite à la règle et à l'équerre après la Libération avec l'étrange parti pris de tourner

le dos à l'océan. Sans doute par volonté de bouder tout élément mouvant et de se figer dans l'aspect rassurant de la géométrie après les troubles du conflit.

Quel mur ? pensai-je à nouveau. Si ce n'était pas celui des maisons voisines, s'agissait-il de celui du remblai qui aurait cédé sous l'assaut des vagues ? Là-bas, la mer créait un panorama revêche en parfaite opposition au gaufrier d'habitations. Était-ce la mer, d'ailleurs, ou l'estuaire ? La question que les Nazairiens se posaient souvent, ou plutôt que certains se posaient quand ils s'ennuyaient – donc finalement, la question qu'on se posait tous – était : à partir de quel endroit de l'embouchure la Loire devient-elle salée ? Le statu quo ouvrait tous les champs des possibles.

La marée avait-elle eu le dessus sur les pierres ? Idée séduisante, mais illogique : notre mère aurait été incapable de constater le désastre de la fenêtre. On habitait dans le centre-ville, le dos tourné aux flots. Si je me penchais, à l'extrémité de la place Marceau, j'apercevais l'angle de l'ancien blockhaus, énorme bloc de

béton délimitant l'entrée de la base sous-marine et bouchant l'horizon. Lui aussi se tenait droit.

Alors quel mur ? me répétais-je en fermant la fenêtre. J'enfilai à la va-vite des vêtements posés la veille au pied de mon lit. Mon frère, Gabriel, alluma son poste de radio. Cyndi Lauper vociféra aussitôt dans les baffles. Je quittai la chambre sur le jingle du top horaire : « Il est exactement... 8 heures sur NRJ ! Voici les infos... » La voix prononçait *NRD'JI* pour faire *english*. Si je n'étais pas déjà parti, mon frère m'aurait pris à témoin : « Pour être complets, radoterait-il, le slogan devrait être *N'AW'D'JAY*, le *R* se prononce *Aw* et le *J* : *Jay'*. » Que pouvait-on y faire ? À son grand regret, l'américanisation se faisait trop lentement, à raison d'une à deux lettres par décennie.

Au bas de l'escalier, je songeais toujours à cette question de mur. Pourquoi se limiter à deux ou trois façades visibles de ma fenêtre ? À l'instar de la prononciation anglaise de *la radio number one*, mon inventaire m'apparaissait tout aussi lacunaire. Ma mère n'avait nullement partagé une impression sur le vif, comme je l'imaginai

au départ. Sa façon d'ouvrir la porte de notre chambre traduisait déjà sa fébrilité. Des cloisons, frontons, murailles et autres maçonneries, j'en connaissais des tonnes. S'agissait-il du muret du jardin ? On disposait d'un tout petit carré privatif de six ou sept mètres de côté, collé à des carrés voisins et séparés par de fins parapets bétonnés à hauteur de taille. Le sol y était de terre battue ponctuée de minuscules trous de taupes urbaines, malingres et débiles. Était-ce vraiment ce *no man's land*, le sujet de préoccupation ?

Je jetai un œil par la fenêtre de la cuisine. Fausse alerte : les murets étaient là. Mes deux sœurs aussi. Pas dans le jardin, mais à table, devant leurs bols de chocolat : les jumelles, Émeline et Philothée, dix ans, petites filles modèles. Comment parvenaient-elles, d'ailleurs, à être déjà habillées, coiffées et à sentir si bon le savon ? Comment parvenaient-elles à être plus rapides que moi qui sautais dans mes habits sales sans réfléchir ? Se préparaient-elles avant l'heure du passage de ma mère, juste pour fayoter ?

Je me plaçai à l'opposé de ces deux zélées de l'hygiène. Sans quitter leur maintien de princesses, elles me jetèrent un regard en coin signifiant qu'elles n'étaient pas dupes : je n'étais ni lavé, ni débarbouillé. La dénonciation s'avérait imminente. Par chance, les parents n'étaient pas là. Où étaient-ils, au fait ? Ils stationnaient dans le salon et avaient allumé la télé, chose habituellement prohibée le matin. Cela faisait partie des règles que les ornières de notre vision infantile de la famille promouvaient au rang d'universel. Au même titre que : pas de bonbons avant le coucher, pas de gros mots dans nos bouches, pas de violence à la maison ou à l'école, pas de baignade après manger, et surtout pas de retard à table.

— Ils regardent quoi ? demandai-je, éberlué.

— Le mur, répondirent les jumelles en chœur, il est tombé.

Mais quel mur ? Bon sang ! Je rejoignis le salon. J'en étais sûr, à présent, il n'était plus question du muret du jardin ou des fortins de la côte qui se fissuraient. Si l'on en parlait à la télévision, c'est qu'on frôlait un drame. J'imaginai un

chalutier percutant le phare et brisant la jetée. On organisait en ce moment même les secours pour le gardien isolé. Je m'approchai des parents figés devant l'écran.

— C'est quel mur qui est tombé ? les questionnai-je en me plaçant entre eux.

— LE mur, répondit mon père de ce ton que je connaissais si bien, celui mi-agacé d'être dérangé, mi-désespéré d'avoir un gamin aussi con.

— Berlin, précisa ma mère.

— Berlin, en Allemagne ?

— Non, au Zimbabwe, persifla mon père.

Sur l'écran, une scène de nuit : des jeunes perchés en haut d'un rempart donnaient des coups de pioche qui effritaient le béton. D'autres, en contrebas, picoraient du bout de ces mêmes instruments des gravats peinturlurés qu'ils enfouissaient dans leurs poches. Tous ces gens-là m'avaient l'air sacrément caucasiens et l'aplomb de la fortification sous l'assaut de leurs pics me rappelait nos braves bunkers des côtes nazairiennes. Un badaud moustachu apparaissait dans la foule. Son ventre rond, sa

coupe mulet et sa bière à la main achevèrent de me convaincre : on était bien en Allemagne.

Berlin ! songeai-je en retournant à la cuisine. *Berlin ! C'est pas la porte à côté. Ils ont failli me faire peur.* Je me rassis pour finir mon petit dej'. Mon frère était arrivé.

— Vous saviez que c'est le mur de Berlin qui est tombé ? annonçai-je à la tablée.

Tous opinèrent du menton.

— Tu serais resté écouter les infos sur N'AW'DJAY, précisa Gabriel, tu l'aurais entendu.

Allons bon ! me dis-je. *Si Marc Scalia en parle aussi, c'est que l'importance de l'info m'échappe quelque part.*

2

Saint-Louis, collège et lycée privé pour garçons, se situait sur le fronton de mer, à douze minutes à vélo de chez nous. Mon frère et moi n'avions qu'à effectuer deux grandes lignes droites pour rejoindre l'école. Extasié de la parfaite situation de notre maison pour ce parcours simplissime, Gabriel avait abattu un jour mon enthousiasme : dans une ville construite en gaufrier, tous les trajets répondent à cette même logique, un seul virage au maximum entre deux points.

Ce matin de novembre était semblable aux autres : gris et humide. Mon frère et moi pédalions funestement en veillant à ce que nos cartables sanglés sur les porte-bagages maintiennent notre équilibre. N'importe quel jeune de notre âge trimballait cette même sacoche appelée « vache » à cause du cuir, dit mon frère qui m'apprenait décidément beaucoup de choses. Un jour, nous plaignant de l'instabilité arrière des bicyclettes, notre mère avait suggéré de transvaser nos affaires dans une besace à